Pecníková, Jana

Paysage culturel, mémoire et lieux parlants dans le roman Kukum de Michel Jean

The Central European journal of Canadian studies. 2026, vol. 21, iss. 1, pp. 32-45

ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (DOI): https://doi.org/10.5817/CEJCS2026-1-3
Stable URL (handle): https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.84594
License: CC BY-NC-ND 4.0 International
Access Date: 16. 09. 2026
Version: 20260908

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

MUNI ARTS Masarykova univerzita Filozofická fakulta

Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University
digilib.phil.muni.cz

Central European Journal of Canadian Studies
Revue d'Etudes Canadiennes en Europe Centrale

No. 1 / 2026 (Volume 21) | (32–45)
https://doi.org/10.5817/CEJCS2026-1-3

Paysage culturel, mémoire et lieux parlants dans le roman *Kukum* de Michel Jean

Cultural Landscape, Memory, and Speaking Places in Michel Jean's *Kukum*

Jana Pecníková

Résumé

L'article analyse le roman *Kukum* de Michel Jean à travers les concepts de paysage culturel, de mémoire collective et de lieux de mémoire. Inscrite dans la littérature autochtone québécoise contemporaine, l'œuvre met en évidence le lien indissociable entre territoire, identité et mémoire au sein de la communauté innue. Le récit d'Almanda Siméon, personnage principal du roman, permet de saisir la construction et la disparition progressive du paysage culturel innu sous l'effet de la colonisation, de la déforestation et des politiques d'assimilation.

S'appuyant sur les théories de la mémoire de Maurice Halbwachs, Pierre Nora et Aleida Assmann, l'analyse montre que la perte du territoire représente non seulement une transformation physique, mais aussi une rupture profonde de la mémoire culturelle et de l'identité collective. Le roman souligne également la relation spécifique des Innus à la nature, fondée sur l'adaptation et l'interdépendance. *Kukum* apparaît ainsi comme une réflexion universelle sur la fragilité des paysages culturels et sur le rôle de la littérature comme vecteur de mémoire.

Mots-clés

paysage culturel, mémoire collective, lieux de mémoire, littérature autochtone québécoise, *Kukum*, territoire

Abstract

The article analyses Michel Jean's novel *Kukum* through the concepts of cultural landscape, collective memory and *lieux de mémoire*. Placed within contemporary Québec Indigenous literature, the novel highlights the inseparable relationship between territory, identity and memory in the Innu community. Through the story of main character, Almanda Siméon, the author's great-grandmother, the narration reveals both the formation and the gradual disappearance of the Innu cultural landscape as a result of colonisation, deforestation and assimilation policies.

Drawing on theories of memory developed by Maurice Halbwachs, Pierre Nora and Aleida Assmann, the analysis demonstrates that the loss of territory represents not only a physical transformation of space, but also a profound rupture in a cultural memory and a collective identity. The novel further emphasises a specific relationship between the Innu and the nature, based on adaptation, resilience and interde-

pendence. *Kukum* thus emerges as a universal reflection on the fragility of cultural landscapes and on the role of literature as a vital medium for preservation and transmission of memory.

Keywords
cultural landscape, collective memory, lieux de mémoire, Québec literature, *Kukum*, territory

Introduction

Au cours des dernières décennies, les notions de paysage culturel, de mémoire collective et de lieux de mémoire ont gagné un intérêt croissante dans les sciences humaines et sociales. Ces concepts permettent d'interroger la manière dont les sociétés représentent leur passé, construisent leur identité et inscrivent leurs récits dans des espaces matériels et symboliques. Le paysage n'est plus envisagé uniquement comme un cadre géographique ou naturel, mais comme un espace habité, vécu et chargé de significations culturelles, où se superposent histoire, mémoire et identité (Tokolyova - Pondelikova 2023). La littérature, en tant que forme privilégiée de narration et de transmission symbolique, constitue un médium essentiel pour saisir ces dynamismes, notamment lorsqu'il s'agit de communautés dont la mémoire a été fragilisée par domination, colonisation ou modernisation forcée.

Dans ce contexte, la littérature autochtone contemporaine, au sein de la littérature québécoise, offre un terrain d'analyse fécond. Depuis 2021, on observe un regain d'intérêt pour les thématiques liées aux peuples autochtones, à leur histoire, à leur rapport au territoire et à la transmission de leur mémoire culturelle. Ces œuvres ne se contentent pas de relater des trajectoires individuelles, mais proposent une réflexion profonde sur la perte des territoires, l'effacement des lieux et les conséquences de ces ruptures sur l'identité collective. Le roman *Kukum* de Michel Jean s'inscrit pleinement dans ce mouvement, en donnant une voix à l'histoire du peuple innu à travers le récit d'Almanda Siméon, arrière-grand-mère de l'auteur.

Le présent article propose une analyse littéraire de *Kukum* qui se distingue par une approche thématique plutôt que strictement narratologique (Rackova 2017). Il s'agit d'examiner comment le roman met en scène le paysage culturel comme support de mémoire et comme élément constitutif de l'identité innue. À travers des notions telles que le déclin des lieux De la mémoire, les territoires parlants, le silence des lieux ou encore la relation intime entre nature et culture, l'étude vise à montrer comment la littérature peut préserver, recréer et transmettre les paysages culturels menacés de disparition. Le récit d'Almanda permet ainsi de saisir la manière dont la mémoire in-

dividuelle se transforme en mémoire collective, et comment les expériences vécues s'inscrivent durablement dans un imaginaire spatial.

L'analyse s'appuie également sur des cadres théoriques issus des études de la mémoire, notamment les travaux de Pierre Nora, Maurice Halbwachs et Aleida Assmann, qui permettent de penser la mémoire comme un processus vivant, dynamique et profondément ancré dans des lieux et des récits. En croisant ces approches avec une lecture attentive du texte littéraire, l'article met en lumière le rôle de la littérature comme vecteur de mémoire culturelle et comme espace de résistance face à l'oubli et à l'effacement.

Enfin, au-delà du contexte spécifique des Innus, *Kukum* propose une réflexion universelle sur la fragilité des paysages culturels et sur la nécessité de préserver les liens entre territoire, mémoire et identité. À travers le destin d'Almanda, le roman rappelle que la perte d'un paysage ne constitue non seulement une transformation physique, mais aussi engage des dimensions éthiques, culturelles et symboliques essentielles à la continuité des communautés humaines.

Le paysage culturel

Le paysage culturel désigne un lieu ou un territoire qui relie l'identité, la communauté et l'histoire culturelle. Il ne se limite pas à un espace physique donné, mais peut prendre diverses formes et expressions, notamment dans les domaines artistique, littéraire ou plus largement culturel.

Le paysage culturel constitue un concept fondamental du système culturel, car il met en relation différentes composantes de la culture. Au-delà de son aspect matériel, il comprend également une dimension immatérielle : les idées, les valeurs et les modes de pensée qui ont présidé à sa création, ainsi que le lien des individus avec le lieu et leur sentiment d'appartenance. Les événements culturels et historiques ayant marqué son évolution jouent à cet égard un rôle essentiel (Pecnikova 2023).

Selon Taylor (2012), l'origine du concept remonte au romantisme allemand du XIX^{e} siècle, avec la notion de *Kulturlandschaft*, que l'on définit comme une morphologie culturelle de l'environnement façonnée par l'activité humaine. Depuis les années 1990, cette approche est réinvestie notamment dans le domaine de l'urbanisme, où le paysage culturel est conçu comme une construction porteuse de significations et de valeurs humaines.

Inscrit dans le temps, entre passé et avenir, le paysage culturel reflète les transformations de la société, ses visions, ses espoirs et ses contradictions. Chaque paysage culturel peut ainsi être perçu comme une métaphore d'une époque, révélant les rapports de pouvoir, l'identité collective et les normes dominantes. Le pouvoir joue

un rôle essentiel, en particulier dans la matérialisation physique de ces valeurs dans l'espace.

De nombreux vestiges et monuments témoignent encore aujourd'hui des événements historiques et des mutations sociales. On constate également une forme d' « *amnésie culturelle* », lorsque le sens originel de certaines transformations du territoire se perd avec le temps. Ces processus s'accompagnent souvent de l'émergence de nouvelles cultures et de nouveaux modes de vie, soulignant le caractère évolutif du paysage culturel et des normes esthétiques qui le définissent.

Mémoire et identité dans le paysage culturel

La mémoire et le paysage culturel sont étroitement liés. Cette relation peut sembler positive, car elle confère au paysage une valeur ajoutée et contribue à sa spécificité et à son authenticité dans le temps et l'espace. Toutefois, le paysage culturel peut également refléter la douleur, la perte, la peur, la fragmentation sociale ou encore un sentiment de déracinement et de rejet.

Le paysage culturel du quotidien révèle souvent davantage ce que nous sommes et ce que nous avons été. La mémoire en constitue une composante essentielle, souvent sous la forme de souvenirs individuels ou collectifs, notamment liés à des lieux disparus.

Comme le soulignent Javorčíková et Mistrík (2023, 57), la mémoire culturelle, fondée sur des artefacts et des traces de la mémoire historique, mais également ancrée dans la mémoire collective, devient une « mémoire vivante », porteuse de sens pour les individus contemporains. Elle est transmise de manière informelle entre les générations et formalisée par la recherche et l'enseignement. Comprendre les récits et les significations inscrits dans le paysage constitue aujourd'hui un défi majeur, dans un contexte marqué à la fois par un « *memory boom* » et par une vague « *d'amnésie culturelle* » (MacDonald 2013).

La mémoire du lieu peut être considérée comme un indicateur d'identité. La sélection de ce qui est jugé « digne de mémoire » mobilise la mémoire collective et engendre des pratiques visant à préserver certaines traces du passé. Bien que la mémoire soit liée à l'histoire, ces notions ne sont pas synonymes. Pierre Nora (1989) distingue la mémoire, vivante et organique, de l'histoire, qu'il définit comme une reconstruction collective du passé, souvent inachevée et problématique.

Maurice Halbwachs (1950) met en lumière le rôle de la mémoire collective dans la construction de la solidarité sociale. Il montre comment le partage des souvenirs contribue à la formation des entités sociales, tout en soulignant le processus par lequel les individus s'approprient la mémoire collective au sein d'une communauté.

Cette mémoire sociale se manifeste ensuite dans la littérature, les arts visuels, le cinéma, les expositions dans les musées. Elle ne se transmet non seulement de manière directe, mais surtout à travers des pratiques culturelles et des dispositifs qui rendent le passé présent.

Le contenu mémoriel devient un lien entre mémoire et nation, influençant la construction des récits historiques à travers des jalons, des figures héroïques et des modèles culturels. La compréhension des contenus inscrits dans les « territoires parlants » est ainsi déterminée par l'interprétation de l'histoire.

Lieux de mémoire

Pierre Nora (1989) a transformé la recherche en sciences sociales en déplaçant l'attention des simples constructions sociales du passé vers l'importance de la construction de l'identité collective. Son concept examine ce que nous oublions et ce que nous conservons dans la mémoire, au-delà des récits historiques traditionnels, en intégrant les émotions sociales souvent négligées et la dimension immatérielle de la mémoire. Bien que centrée sur le contexte français, où la question de l'identité nationale est historiquement cruciale, l'approche des *lieux de mémoire* dépasse les frontières nationales et reste toujours pertinente aujourd'hui.

Une notion clé dans ce concept est le *storytelling*, c'est-à-dire la narration des histoires qui contribuent à construire l'identité collective (Slivková et al. 2025). Le récit collectif relie la mémoire à un sentiment d'enracinement et d'appartenance, créant un environnement concret pour la préservation de la mémoire. Ces lieux de mémoire sont souvent empreints de nostalgie et leur dimension symbolique se révèle à travers les histoires du passé.

Par exemple Nora a observé que la mémoire collective française regorge de symboles. Ces symboles sont compris par tous les membres de la communauté, n'importe qu'ils soient non instruits ou érudits, grâce aux récits du passé. Ainsi se construit un paysage symbolique, où certains symboles sont hérités du passé (par exemple le coq gaulois), autres sont recréés, et d'autres encore deviennent progressivement symboliques (la tour Eiffel). Des récits sur des personnalités (Jeanne d'Arc), des événements historiques (la Révolution de 1789) ou des célébrations (le 14 juillet) renforcent ces symboles et entretiennent la mémoire collective.

Cette symbolique maintient vivantes les idées sur le passé partagé. La culture de la mémoire, ainsi créée, n'a pas besoin de refléter fidèlement les faits historiques : elle est structurée par l'identité collective et sa mémoire.

La mémoire des « lieux parlants »

La recherche sur les lieux, territoires ou espaces « parlants », est relativement récente. Elle ne peut s'appuyer uniquement sur les données, mais doit également prendre en compte le « logiciel » culturel expliquant les transformations. Selon Assman (2018), la culture constitue une force motrice du développement. La diversité culturelle confère au paysage culturel son caractère spécifique et permet ou limite certaines interventions. La culture façonne le paysage par l'implantation d'objets et la création des « lieux parlants ».

Ces lieux possèdent souvent une signification immatérielle, propre à une culture donnée, et leur transformation est soumise à des règles culturelles diverses. Le caractère des territoires parlants est lié à l'identité historique du lieu et à la mémoire collective, souvent associée à des événements ou à des personnalités locales.

Un phénomène actuel est l'affaiblissement de la mémoire collective, qui repose de plus en plus sur des symboles plutôt que sur des faits. La mémoire générationnelle vivante est progressivement remplacée par une mémoire « inerte », fondée sur des supports externes, affaiblissant le lien direct entre lieu et souvenir.

Les lieux mémoriels peuvent devenir « silencieux » ou « muets », et leurs traces dans le paysage peuvent perdre leur signification historique. L'écriture, cependant, ne sert pas seulement à conserver la mémoire : elle fait partie intégrante de l'espace, et les inscriptions et documents sont des clés sémiotiques conservées dans le paysage.

Les lieux permettent d'ancrer les souvenirs dans l'espace, créant un lien symbolique avec la culture, les traditions et les rituels. Cela permet de comprendre et d'appréhender intellectuellement le paysage culturel. Traditionnellement, ces lieux étaient étroitement liés aux générations qui y ont vécu ; le mode de vie moderne a affaibli cette permanence, rendant la mémoire plus distante et impersonnelle.

Réflexion du paysage culturel dans la littérature québécoise contemporaine

Depuis 2019, la littérature québécoise contemporaine montre un retour marqué aux thématiques autochtones, en particulier à l'histoire et aux traditions du peuple Innu (Zila 2024). Bien que ces thèmes aient déjà existé dans la littérature, ils connaissent aujourd'hui une attention accrue de la part des chercheurs et des lecteurs, soulignant l'importance de la mémoire culturelle et du rôle du paysage dans l'identité collective.

Le roman *Kukum* de Michel Jean illustre ce mouvement : il met en lumière la mémoire autochtone et montre comment le paysage devient un vecteur d'identité et de mémoire culturelle. Le récit explore les couches oubliées de l'histoire, révèle les traces

des générations passées et souligne le lien étroit entre le territoire et la construction identitaire des Innus.

Ce retour aux thèmes autochtones dans la littérature québécoise a pris une dimension globale après 2021. Le roman *Kuessipan* de Naomi Fontaine a ouvert la voie à de nouvelles voix qui se consacrent à la reconstruction des strates oubliées de mémoire et d'identité, permettant de repenser la relation entre le paysage, la mémoire et la culture dans un contexte contemporain.

Ainsi, la littérature québécoise contemporaine offre une réflexion sensible et critique sur le paysage culturel, en montrant comment les lieux et le territoire deviennent des supports vivants de la mémoire, et comment les écrivains participent à la préservation et à la transmission de l'identité collective à travers leurs récits.

Littérature autochtone québécoise et « roman terroir »

L'un des traits caractéristiques de la littérature autochtone est le dépassement des catégories littéraires traditionnelles. Il ne s'agit pas seulement de raconter l'exil ou la migration, mais surtout de rechercher une identité perdue, de traiter le traumatisme collectif et de revenir à la mémoire culturelle de la communauté. Ce type de littérature est souvent désigné comme « roman terroir » ou « néoterroir », le terme *terroir* n'étant pas seulement un territoire, mais un paysage culturel complexe constitué de strates historiques, symboliques et identitaires (Archibald 2012). Au cœur de ces récits se trouve le retour à la terre comme espace de vie et d'existence.

Archibald (2012) définit le néoterroir comme une nouvelle forme de relation entre le lieu, la production et l'identité, dans laquelle les conditions naturelles s'articulent avec des facteurs culturels, technologiques et économiques, contribuant ainsi à la construction d'un caractère singulier et contemporain. Ce concept peut être mis en relation avec celui de paysage culturel, où l'accent est davantage mis sur l'héritage, la continuité historique et les valeurs transmises, soulignant ainsi une tension féconde entre tradition et innovation dans la manière de concevoir le rapport au territoire.

La littérature autochtone québécoise se caractérise par une orientation vers la périphérie, c'est-à-dire vers les espaces éloignés des grandes villes, par un retour à la nature et par une attention particulière à la langue locale et à l'oralité. Dans le roman *Kukum*, la langue Innu-aimun n'est pas seulement un outil de communication, mais un vecteur de significations culturelles et d'identité. Le titre même du roman signifie en Innu « grand-mère », soulignant l'importance de la mémoire familiale et de la tradition orale.

Kukum raconte l'histoire d'Almanda Siméon, l'arrière-grand-mère de l'auteur, qui, très jeune, épouse un homme du peuple Innu et adopte son mode de vie. À travers le

récit, le lecteur suit un mode de vie lié à la nature, un mode de vie nomade rythmé par les saisons, la chasse et les déplacements à travers le territoire. La terre joue ici un rôle central : elle n'est pas simplement un décor, mais un acteur du récit et un support de mémoire.

Un moment clé de l'histoire est la perte progressive du territoire et l'intervention violente de la civilisation dans la vie des Innus. La déforestation, les déplacements forcés, les pensionnats et l'interdiction de la langue maternelle ont conduit à la dissolution des modes de vie traditionnels et à un profond traumatisme collectif. La perte du territoire équivaut à une perte d'identité, car pour les Innus, la terre n'est pas une propriété mais le fondement de l'existence et du monde spirituel.

D'un point de vue littéraire, le roman peut être qualifié d'allofiction, c'est-à-dire un récit d'une personne réelle transmis par un auteur qui lui est lié par des liens familiaux. La frontière entre fiction et réalité n'est pas décisive ; ce qui importe, c'est l'authenticité du témoignage et la préservation de la mémoire d'une culture en disparition. La narratrice est une femme qui observe et vit les changements, ce qui confère au récit une profondeur émotionnelle.

Ainsi, *Kukum* représente un retour littéraire à la terre et au concept de néoterroir, qui possède non seulement une dimension physique mais surtout culturelle et symbolique

Analyse du roman *Kukum* dans le contexte du paysage culturel et de la mémoire collective

Cette analyse littéraire se concentre sur le roman *Kukum* de Michel Jean, en adoptant une approche thématique qui met en lumière la manière dont le texte explore le lien entre le paysage culturel et la mémoire collective. Plutôt qu'une étude purement narrative, il s'agit d'examiner comment certains thèmes clés – la disparition des objets et des lieux mémoriels, la fonction des lieux parlants, le silence et la perte des territoires, l'interdépendance entre identité et paysage, ainsi que le rôle de la littérature comme vecteur de mémoire – se déploient dans l'œuvre et illustrent les dynamismes de la mémoire culturelle dans la société innue et, plus largement, dans toute la communauté confrontée à l'érosion de son héritage territorial.

Un phénomène récurrent à travers les paysages culturels, que ce soit en Amérique du Nord ou en Europe centrale, est le déclin et la disparition d'objets et de lieux porteurs de mémoire. Ces éléments matériels et symboliques constituent l'une des strates fondamentales de la mémoire culturelle, car ils incarnent les récits, les expériences et les identités des communautés qui les ont créés. Ce processus peut se dérouler naturellement au fil du temps, mais il est souvent accéléré par des circonstances

défavorables telles que les changements climatiques, les conflits armés, la pression économique ou la modernisation forcée. Dans *Kukum*, cette disparition se manifeste principalement à travers les interventions coloniales, la déforestation et les déplacements forcés, qui perturbent le mode de vie traditionnel des Innus et conduisent à la perte de leur paysage culturel.

La vie d'Almanda et de sa communauté est profondément marquée par ces transformations : la forêt, les rivières et les territoires de chasse ne sont pas seulement des ressources matérielles, mais des espaces chargés de sens, d'histoire et de mémoire. La destruction de ces lieux équivaut à l'effacement progressif de la mémoire collective, car les objets et espaces perdus portaient avec eux des récits, des pratiques et des symboles transmis de génération en génération.

> « Ce n'est pas une rivière. La Chasse, qui se tortille entre des talus d'herbe haute, en est une. Péribonka, c'est un chemin creusé pas des géants à même le roc. Cette nature indomptée et sompteuse m'a libérée de l'horizon. » (Jean 2019, 36)

Des processus analogues peuvent être observés dans d'autres contextes culturels, où la modernisation rapide et les projets d'urbanisation ont souvent entraîné la disparition de quartiers historiques, de bâtiments emblématiques et de paysages ruraux traditionnels. Dans ces situations, l'âme des lieux – ce que certains chercheurs qualifient de « genius loci » – s'efface progressivement, et avec elle les récits et les significations qui avaient façonné l'identité collective de la population.

La nature, telle qu'elle est décrite dans le récit, n'est pas idéalisée : elle est souvent rude, exigeante et étroitement liée à une lutte permanente pour la survie. Les hivers rigoureux, les longues périodes de chasse, la faim ou l'incertitude du retour des proches rappellent la dureté de l'existence dans ces territoires. Pourtant, les Innus sont capables d'affronter ces conditions, car leur rapport à la nature repose sur une connaissance profonde du milieu, sur l'adaptation, le respect et une relation d'interdépendance.

Cette harmonie avec la nature, fondée sur l'expérience, l'oralité et la transmission des savoirs, est difficilement compréhensible pour l'homme moderne, souvent éloigné des rythmes naturels et habitué à maîtriser l'environnement plutôt qu'à coexister avec lui. Le roman met ainsi en évidence un mode d'existence où la nature n'est ni une ennemie ni une ressource à exploiter, mais une partenaire de vie, indissociable de l'identité culturelle et de la mémoire collective des Innus.

> « Nous avons ramé jusque dans l'obscurité, sous une lune chétive dont la pâle lumière se perdait dans l'eau d'encre. Je ne sentais ni la fatigue, ni les blessures, ni mes muscles endoloris. » (Jean 2019, 102)

Le concept de lieux parlants, ou *lieux de mémoire*, occupe une place centrale dans l'œuvre. Ces territoires sont intrinsèquement liés à l'identité historique des lieux et à la mémoire collective. Ils permettent de comprendre intuitivement les codes culturels et les formes symboliques transmis au fil du temps. Dans le roman, Almanda découvre et vit au sein de ces lieux parlants, et à travers son expérience, le lecteur prend conscience de leur importance pour la continuité culturelle. La forêt, le fleuve Péribonka et les territoires de chasse ne sont pas de simples décors : ce sont des espaces vivants où s'ancrent les histoires, les rites et les savoirs qui constituent l'identité innue. Ces lieux permettent aux habitants de maintenir un lien tangible avec leur mémoire collective, d'interpréter les signes du territoire et de transmettre les valeurs culturelles aux générations futures.

Cependant, un phénomène contemporain souligné à travers l'œuvre est l'affaiblissement de la mémoire collective. Celle-ci ne repose plus uniquement sur des faits historiques précis ou des événements vérifiables, mais de plus en plus sur des symboles, des représentations et des récits qui peuvent se transformer avec le temps. Selon Assmann (2018), la mémoire culturelle inclut le souvenir des défunts, qui impose à la communauté de perpétuer leur mémoire et de leur rendre hommage, transformant parfois des événements réels en légendes ou en mythes. Dans *Kukum*, cette dimension est visible dans les récits qu'Almanda transmet sur sa vie, sa famille et les anciens modes de vie innus. La mémoire y est à la fois vivante et symbolique : elle relie les générations et structure la perception du territoire, mais elle est également vulnérable à l'érosion par les forces extérieures, telles que la colonisation et la modernisation inappropriée.

> « C'est difficile d'expliquer le territoire avant. Le bois avant les coupes à blanc. La Péribonka avant les barrages. Il faut imaginer une forêt sautant d'une montagne à l'autre jusqu'au-delà de l'horizon, visualiser cet océan végétal balayé par le vent, réchauffé par le soleil. Un monde où la vie et la mort se disputent la préséance et au milieu duquel coule entre des berges sablonneuses, ou entre des falaises austères, une rivière qui ressemble à un fleuve. C'est ardu à expliquer parce que cela n'existe plus. » (Jean 2019, 117)

La fragilité des lieux parlants se manifeste également par leur silence ou leur disparition progressive. Les lieux mémoriels peuvent devenir « silencieux » lorsque leur signification historique s'érode ou qu'ils sont négligés. Ce processus est accentué par l'absence de limites claires, la fragilité matérielle et la capacité de stockage illimitée de la mémoire. Les avancées technologiques, la dématérialisation des supports et le passage rapide de l'analogique au numérique entraînent un oubli progressif, surtout pour les lieux tangibles et physiques. Dans ce contexte, l'écriture et les inscriptions deviennent des instruments essentiels pour ancrer la mémoire dans l'espace, offrant

aux générations futures un accès sémiotique et symbolique aux récits du passé. Dans *Kukum*, les souvenirs d'Almanda et les histoires qu'elle transmet permettent de maintenir vivante la mémoire de la communauté et de ses territoires, et ce, malgré la destruction matérielle et culturelle infligée par des forces extérieures.

Le roman montre également comment l'identité est intimement liée au paysage culturel. Chez les Innus, la terre n'est pas considérée comme une simple propriété, mais comme un espace vivant, un élément constitutif de la culture et de la mémoire collective. La perte de ce territoire entraîne non seulement la perte des moyens de subsistance, mais également la perte d'un sens de vie, d'une culture et de la continuité intergénérationnelle. Le récit d'Almanda illustre de manière convaincante que la tragédie des Innus ne réside pas seulement dans la pauvreté ou les difficultés matérielles, mais dans la rupture violente de leur mode de vie traditionnel : déplacements forcés, interdiction de la langue innu-aimun, pensionnats, alcoolisme, violence domestique et déstructuration sociale. Cette dimension met en lumière la manière dont le paysage culturel et la mémoire collective sont indissociables, car les territoires physiques et symboliques structurent l'identité et la mémoire de la communauté.

La figure d'Almanda constitue un pont entre deux mondes, celui des colonisateurs et celui des Innus, et incarne la mémoire d'une culture en déclin. Bien qu'elle ne soit pas née Innue, Almanda adopte pleinement leur mode de vie et devient une gardienne de leur mémoire vivante. À travers ses expériences, le lecteur perçoit comment le paysage culturel se construit à la fois par les interactions avec la nature, les pratiques quotidiennes, les rites et les récits transmis de génération en génération. Almanda illustre également le rôle de l'individu dans la sauvegarde et la transmission de la mémoire culturelle, soulignant que la continuité des lieux parlants dépend de l'engagement des acteurs humains et de leur capacité à résister à l'effacement culturel.

La littérature, dans ce contexte, joue un rôle fondamental comme vecteur de mémoire. Le roman *Kukum* illustre le concept d'allofiction, où l'auteur retranscrit l'histoire d'une autre personne, ici son arrière-grand-mère, en privilégiant l'authenticité émotionnelle et culturelle plutôt qu'une documentation stricte. Cette approche permet de préserver des expériences et des récits qui seraient autrement perdus, et de recréer un paysage culturel à la fois tangible et symbolique. La frontière entre fiction et réalité devient secondaire : ce qui importe, c'est la capacité de la littérature à maintenir vivants les souvenirs, à transmettre les valeurs et à recréer un imaginaire collectif structuré autour du territoire et de la culture.

Conclusion

À travers l'expérience d'Almanda, le roman montre que les paysages culturels ne sont pas uniquement matériels ; ils sont aussi immatériels, constitués de symboles, de récits et de légendes. La forêt, les rivières et les lieux de chasse deviennent des vecteurs de mémoire, des espaces où s'inscrit l'histoire de la communauté et où se manifeste l'identité collective. Même lorsque ces lieux sont détruits ou transformés, la littérature permet de maintenir leur présence dans l'imaginaire et de continuer à transmettre les valeurs culturelles. L'engagement d'Almanda auprès des autorités canadiennes pour défendre les droits et le mode de vie des Innus illustre cette capacité à relier mémoire, territoire et action sociale, montrant que la préservation des paysages culturels passe autant par la mémoire et la narration que par la conservation matérielle.

Notre analyse de *Kukum* révèle que le paysage culturel et la mémoire collective sont profondément imbriqués. La perte de territoires et de lieux parlants entraîne la disparition de pratiques, de savoirs et de symboles, affectant l'identité et la continuité culturelle. La littérature, en particulier à travers des figures comme Almanda et des techniques comme l'allofiction, joue un rôle crucial dans la sauvegarde et la transmission de ces éléments, recréant des paysages culturels tangibles et symboliques et permettant à la mémoire de survivre malgré les bouleversements historiques et sociaux. Le roman illustre ainsi non seulement la réalité historique et sociale des Innus, mais offre également une réflexion universelle sur l'importance des lieux, des histoires et de la mémoire dans la construction et la préservation des identités culturelles.

Remerciements

Cet article s'inscrit dans le cadre de la réalisation du projet KEGA 017UMB-4/2025, Littérature en éther : révision du canon littéraire de la littérature anglophone et des littératures des minorités nationales comme moyen de préservation de la mémoire culturelle et du patrimoine culturel.

Bibliographie

Archibald, Samuel. « Le néoterroir et moi. » *Liberté,* 2012, vol. 53, no. 3.

Assmann, Aleida. *Prostory vzpomínání: Podoby a proměny kulturní paměti.* Praha : Karolinum, 2018.

Fontaine, Naomi. *Kuessipan.* Montréal: Mémoire d'Encrier, 2011.

Halbwachs, Maurice. *La mémoire collective.* Paris: Presses universitaires de France, 1950.

Javorčíková, Jana, et Erich Mistrík. *The Cultural Memory of European Cities: Semiotic Analysis of Urban Identity in English City-motivated Phraseology.* Köln: Kirsch-Verlag, 2023.

Jean, Michel. *Kukum.* Toronto: House of Anansi Press, 2019.

Macdonald, Sharon. *Memorylands: Heritage and Identity in Europe Today.* New York: Routledge, 2013.

Nora, Pierre. « Between Memory and History: Les Lieux de Mémoire. » *Representations,* 1989, vol. 26.

Pecníková, Jana. *Mesto, miesto a pamäť v kultúrnej krajine.* Banská Bystrica: Belianum, 2023.

Pecníková, Jana. « Rediscovery of Innu Past in the Contemporary Canadian Literature. » *Acta Anglica Tyrnaviensia,* 2024, vol. 1, no. 2.

Ráčková, Lucia. *Les personnages féminins dans les oeuvres choisies d' Amélie Nothomb*. Beau Bassin: OmniScriptum, 2017.

Slivková, Ivana, et al. *Interkultúrna komunikácia a storytelling vo výučbe cudzích jazykov.* Prešov: Prešovská univerzita, 2025.

Taylor, Ken. « Landscape and Meaning: Context for a Global Discourse on Cultural Landscape Values. » *Managing Cultural Landscapes*. New York: Routledge, 2012.

Tökölyová, Tatiana et Ivana Pondelíková. « Cultural Landscape as the Identity Phenomenon. » *European Journal of Transformation Studies* 2023, vol. 11, no. 2.

Žíla, Dalibor. « Épidémie et désastre écologique à travers *Aquariums* et *Bienvenue, Alyson* de Julie D. Kurtness. » *The Central European Journal of Canadian Studies,* 2024, vol. 19. DOI: https://doi.org/10.5817/CEJCS2024-19-2

Jana Pecníková
Département de langues romanes, Université Matej Bel
Tajovského 51, 974 01 Banská Bystrica, Slovaquie
jana.pecnikova@umb.sk

Jana Pecníková est maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université Matej Bel de Banská Bystrica, en Slovaquie, où elle enseigne au département de langues romanes. Elle est spécialisée dans la culture française, la communication interculturelle, l'identité culturelle et le paysage culturel. Elle est l'auteure ou co-auteure de publications universitaires et d'autres articles. Ses cours portent principalement sur l'art, la culture, l'identité et la société francophones, ainsi que sur la littérature contemporaine. Elle participe à de nombreux projets internationaux portant sur l'innovation dans le domaine de l'enseignement des langues étrangères

This work can be used in accordance with the Creative Commons BY-NC-ND 4.0 International license terms and conditions (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode). This does not apply to works or elements (such as image or photographs) that are used in the work under a contractual license or exception or limitation to relevant rights.